

d'ailleurs est noble, ainsi que le prouve sa particule, fait des mariages dans le grand monde. Ducs, marquis et comtes s'inscrivent chez elles pour épouser des héritières de plusieurs millions... Si vous n'avez pas une dot de 500 000 francs au moins, inutile de vous présenter, elle ne s'occupe pas de vous... Tu comprends ça ?

—Très-bien... mais je ne comprends pas du tout, du tout, ce que cette dame avait à vous dire.

—Un peu de patience, donc ! j'arrive. Madame veuve de Saint-Angot, (elle est veuve d'un amiral, tué en Afrique, à la tête de son régiment, et dont elle a le portrait dans son salon, avec toutes ses décorations), m'a témoigné les égards les plus flatteurs et m'a fait des compliments à porte de vue sur ton compte...

—Elle vous a parlé de moi ! s'écria Dinah stupéfaite.

—Tout le temps.

—Elle me connaît ?

—Elle était à la première représentation des *Aspasies*... Elle trouve que tu as un talent à tout casser, et qu'avec ce talent-là et un physique comme le tien on peut arriver à n'importe quoi, et elle se charge de te faire ta position...

—Et comment ? Est-ce qu'elle a de l'influence sur des directeurs ?

—Mieux que ça ! Elle donne des soirées magnifiques où se réunissent les hauts personnages, ducs, marquis et comtes, ses clients, et les héritières de plusieurs millions... Il y vient aussi des grands auteurs, des propriétaires de journaux, des gens très-célèbres... On sollicite ses invitations... on la supplie, on la cajole, et n'en a pas qui veut... Ah ! non, par exemple !

—En quoi ceci nous concerne-t-il ?

—Tu vas voir... Madame veuve de Saint-Angot, jusqu'à présent, s'est contenté de faire entendre à ses fêtes les premiers chanteurs en tout genre de Paris et de l'étranger, et de les payer au poids de l'or... Elle veut désormais joindre aux concerts des représentations théâtrales... On jouera, sur un petit théâtre très-coquet, fait exprès, des pièces à trois ou quatre personnages, du répertoire de la Comédie-Française et du Gymnase, et, comme on ne sera naturellement admis à paraître devant les connaisseurs si malins qu'après avoir fait preuve d'un talent hors ligne, on se trouvera chassé du coup. Eh bien ! le croirais-tu, petite fille ? madame veuve de Saint-Angot a pensé à toi... elle compte sur toi... J'ai promis. Je t'apporte la brochure... c'est le *Piano de Berthe*... Tu vas apprendre ton rôle tout de suite. Les répétitions commenceront très-prochainement dans les magnifiques appartements de la rue des Saussaies et la soirée aura lieu dès que les *Aspasies* ne se joueront plus... Que dis-tu de cela ?

—Que puis-je dire ? Il me semble que le public de mon théâtre suffirait pour me juger, pour m'applaudir, pour me conduire à une position, s'il est vrai que je la mérite...

—Ta ! ta ! ta ! ce n'est point la même chose ! Te figures-tu que les gens d'importance, ducs, marquis et comtes, se dérangent quand il s'agit d'aller s'asseoir pendant cinq heures de suite dans les mauvais fauteuils et dans les boîtes à sardines de ton théâtre de carton ! jamais de la vie ! Et ce n'est pas tout, ma chère ! La question d'argent ! Elle me paraît assez intéressante, la question d'argent ! Qu'est-ce qu'il te donne, ton grigou de directeur ? cent francs par mois pour la première année...

—Je n'en avais que soixante à Belleville... murmura la jeune fille.

—Quarante de plus ! la belle poussée ? Juste de quoi manger du pain sec et boire de l'eau pas très filtrée ! Madame veuve de Saint-Angot est d'un autre acabit ! Elle y va de son *billet de cinq*, petite, du premier coup et carrément ! Trois cents francs pour les répétitions... Deux cents pour la représentation... et elle fournit la toilette ! Je crois que c'est gentil ! Une femme si distinguée, d'ailleurs ! Cinq louis d'avance, que j'ai dans mon porte-monnaie ! Elle m'a fait boire du madère et manger des *cent-suissees*...

—Vous dites ? demanda la jeune fille.

—Eh bien ! quoi ? je dis : des *cent-suissees*... des petites machinettes de pain coupées en carré et mises l'une sur l'autre, avec du beurre et du jambon entre les deux... c'est qui ouvre l'appétit ! ça vaut l'absinthe. Elle m'a colloqué les trois bouteilles, et, par-dessus le marché, le homard et le poulet qui restaient de son déjeuner. Ah ! c'est une femme qui se nourrit crânement ! J'ai fait des manières pour accepter, tu comprends, mais pas beaucoup. Un dîner pareil, à l'œil, ça ne se refuse guère. J'ai fourré tout dans mon cabas... J'ai pris l'omnibus et me voilà... Pourquoi ne danses-tu pas une gigue, ma fille ? Pourquoi restes-tu là comme un *terme* ?

—Vous savez bien, ma tante, que je ne suis point gourmande.

—Qui te parle de gourmandise ? Il me semble que l'argent et le succès qui vont venir ensemble devraient te monter l'imagination un peu plus...

Dinah baissa la tête sans répondre.

—Tu as quelque chose... reprit Mélanie Perdreau. Je me souviens maintenant de ton air *épapouffé* et ses dessus dessous quand je suis rentrée... Qu'est-ce que tu as ?

—Rien, ma tante...

—Est-il venu quelqu'un pendant mon absence ?

—Vous savez bien que nous ne connaissons personne, répliqua la jeune fille, évitant ainsi de mentir.

—C'est juste. Mais enfin un hanneton quelconque t'a passé par la cervelle ! c'est aussi clair que le jour ! Dis-moi la vérité ! voyons.

Dinah prit un parti soudain.

—Ma tante, murmura-t-elle, je voudrais quitter le théâtre. La vieille fille fit un violent soubresaut, en répétant :

—Quitter le théâtre ! Tu plaisantes ?

—Non, ma tante, je suis très-sérieuse.

—Mais tu l'adorais, le théâtre ! Mais tu ne rêvais que la comédie, les planches, les décors ! Tout te plaisait, jusqu'au souffleur !

—Je n'aime plus rien de tout cela.

—Depuis quand ?

—Depuis qu'ayant réfléchi il m'a semblé que je m'étais trompée sur ma vocation. Je doute de moi-même. Je ne sais pas si j'ai du talent.

—Du talent ! Tu en as jusque dans ton petit doigt ! Et d'ailleurs, quand bien même tu n'en aurais pas, la vocation d'une jolie fille intelligente doit être de se mettre en vue. Ça mène à tout !

—A quoi, ma tante ?

—Je me comprends. Un jour, qui n'est pas loin, peut-être, tu verras que j'ai raison ! et, ce jour-là, tu me béniras ! Quitter le théâtre ! ah ! ah ! C'est ça qui serait une bêtise ! D'ailleurs, dis-moi, si tu quittais le théâtre, que ferais-tu ?

—Ce que font tant d'autres jeunes filles de mon âge, je travaillerais.

—Dans la couture ou dans la broderie, peut-être bien ?

—Oui, ma tante.

—Pour gagner trente sous par jour, n'est-ce pas ? Quarante au plus ! Est-ce ton idée ?

—Que voulez-vous, ma tante ! quand on est pauvre on vit pauvrement. Il n'y a pas de honte à cela.

Mélanie Perdreau redressa sa longue taille de tambour-major, secoua les *repentirs* de sa perruque et la *lumo* effarée de son chapeau qu'elle n'avait pas quitté, mit ses poings sur ses hanches et s'écria d'un ton pathétique :

—Tuez-vous donc le corps et l'âme pour élever une enfant ! Privez-vous de tout afin qu'elle ne manque de rien ! Servez-lui de mère (car je t'ai servi de mère depuis ton âge le plus tendre), et quand arrive le moment où vous croyez recueillir la récompense de tant de soins, de tant de soucis, de tant de sacrifices, plus personne ! C'est un serpent, c'est pis que cela, c'est une ingratitude que vous avez recueillie et réchauffée dans votre giron ! Dinah ! tu me fais bien du mal ! Je rêvais une vieillesse tranquille et satisfaisante, un bon appartement bien meublé, une bonne cuisinère, une bonne cave, une bonne voiture, un peu de toilette...